



# LES BOULINGRIN

GEORGES APERGHIS

Opéra bouffe. Livret d'après *Les Boulingrin* de Georges Courteline.  
Commande de l'État et de l'Opéra Comique. Création mondiale le 12 mai 2010.

**12, 14, 18 mai 2010 à 20h**

**16 mai 2010 à 15h**



## À LIRE AVANT LE SPECTACLE

L'Opéra Comique a été, pendant toute son histoire, de son apparition en 1714 à sa réunion avec l'Opéra en 1939, la deuxième scène de création lyrique en France en termes de budget. Pour le nombre de pièces nouvelles, l'Opéra Comique tient le premier rang avec en moyenne, sur cette large période, une dizaine de titres par saison, deux fois plus que son grand aîné. Contrairement à l'Opéra, la salle Favart jouait tous les soirs jusqu'aux années 1930 et se devait, avec un budget modeste, de conserver son public en renouvelant ses

affiches. Accueillante pour les jeunes compositeurs, elle fut le fer de lance de l'école française d'interprétation, un haut lieu de proposition artistique, tout en restant un théâtre de répertoire avec une identité bien marquée qui doit beaucoup à son genre conjuguant comédie parlée et expressivité musicale.

De 1939 à 1989, la salle Favart a continué d'accueillir des créations comme celles de Francis Poulenc, programmées alors dans le cadre de la Réunion des Théâtres lyriques nationaux puis du Théâtre national de l'Opéra. De 1990 à 2006, avant de retrouver son statut de Théâtre national perdu en 1972, les créations se sont raréfiées, non en termes de propositions scéniques mais bien d'œuvres originales commandées à des compositeurs contemporains.

En prenant la direction du Théâtre national de l'Opéra Comique en septembre 2007, Jérôme Deschamps a souhaité renouer avec la vitalité du genre et du lieu. L'équilibre économique et la formation au XX<sup>e</sup> siècle d'un répertoire international très sélectif rendent impossible aujourd'hui la programmation, comme jadis, d'une création pour deux ou trois reprises du répertoire. Mais en passant commande dès 2007 à des compositeurs travaillant en France et passionnés par la question du théâtre, l'Opéra Comique redevient en 2010 - passé le temps de la composition - une scène de création. Après une nouvelle production de *Roméo & Juliette* de Pascal Dusapin en 2008 et la création parisienne de *Lady Sarashina* de Peter Eötvös en 2009, l'Opéra Comique proposera dorénavant chaque saison un ouvrage en création mondiale.

*Les Boulingrin* est le fruit du désir de Georges Aperghis, figure du théâtre musical dont l'œuvre ne comportait pas encore de comédie bouffe. Il s'agit de sa troisième création à la salle Favart après *Je vous dis que je suis mort* (livret de François Regnault, 1978) et *Désordres lyriques* (en collaboration avec Arman, 1988). Se saisissant d'un texte de Courteline, le compositeur s'associe au metteur en scène pour élaborer son opéra bouffe dans l'esprit du genre - renouant avec la trépidation du vaudeville et la mécanique musicale de Rossini -, de sorte que décor, musique, mouvement scénique et

dialogue ne fassent qu'un. Quatre personnages, dix musiciens, un pistolet et un bouchon de champagne sont les protagonistes de ce dîner qui tourne court. Cette partition est dédiée à Jérôme Deschamps.

Mot charmant autant qu'étrange, Boulingrin employé comme nom propre sonne français et bourgeois mais moins trivial que Des Rillettes, Potasse, Saumâtre, Couique, Proute et autres Rondouille, tous noms de personnages choisis par Courteline pour dépeindre ses contemporains. Un boulingrin est un ornement de jardin, une pièce de gazon rectangulaire bordée de massifs ou en forme de motif entrant dans une composition. Quoique les Français aient inventé l'art des jardins au Grand Siècle, le mot vient à cette époque de l'anglais *bowling green* - pelouse propice au jeu britannique caractérisé par la forme irrégulière de ses boules. C'est dire s'il cache bien son jeu, de même que le couple des Boulingrin créé par Courteline n'annonce pas la couleur. Ils inspirent presque confiance, ces deux bourgeois, dans la nouvelle *L'Invité* publiée en 1892 dans *L'Écho de Paris*, et c'est Des Rillettes qui, avec son patronyme aussi lourd que son intrusion de pique-assiette, attire d'abord la réprobation.

Le vaudeville, genre issu par une série de mutations des premières productions de l'Opéra Comique au siècle des Lumières, paraît bien éloigné sous la plume de Courteline des fantaisies burlesques des parodies en vaudevilles d'alors. Il demeure néanmoins au fil des époques un genre prisé de la bourgeoisie et conçu pour elle, dénonçant ses travers par le rire satirique. Le trait se fait plus incisif tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et plus aucun vice social n'échappe aux vaudevillistes dans des pièces rejoignant, par le propos et la verve, voire la qualité d'écriture, la grande comédie de moeurs héritée de Molière et Beaumarchais.

Continueur de Scribe, Augier, Sardou, Feydeau et Labiche, le vaudeville de Courteline revêt ses qualités propres, «fin-de-siècle» pour tout dire. Adaptées généralement de nouvelles et de chroniques journalistiques, ses pièces en conservent la brièveté, la condensation et l'ironie mordante. Sous la plume d'un esthète épris de poésie

parnassienne, l'écriture - admirée par Mallarmé - se fait artiste et la jubilation jaillit autant des tournures de phrases que des situations scéniques.

Parce que les pièces sont créées entre le Théâtre Libre - haut lieu d'innovation dramatique - et le Grand-Guignol - théâtre de l'épouvante -, elles sont d'une efficacité, d'une économie parfaites. Enfin, la Belle Époque qui les voit naître les fait hériter du symbolisme teinté de décadentisme de Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam ou Verlaine, et annoncer le surréalisme d'Apollinaire.

*Les Boulingrin* est créé le 7 février 1898 au théâtre du Grand-Guignol. Ouvert en 1897 impasse Chaptal, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement, ce «Guignol pour les grands» est destiné par son fondateur Oscar Méténier, un fonctionnaire de police, à accueillir un théâtre ultra-naturaliste mettant en scène les bas-fonds contemporains. Du réalisme brut à l'horreur, le pas est vite franchi. Les soirées proposent quatre à six pièces courtes alternant le sanguinolent ou l'effroyable - à grand renfort de trucages - avec le rire. Lorsqu'André de Lorde fait trembler avec un chirurgien fou ou un maniaque qui rôde, Courteline soulage avec les déboires et les combines de ses petits bourgeois dupés ou rusés. Le voisinage des *Boulingrin* avec *Lui !*, *Les Loups*, *Les Oubliettes* ou *Le Pendu* explique en partie l'excès burlesque et l'engrenage grand-guignolesque dans lesquels verse cette comédie déjantée.

Adaptée au cinéma par André Berthomieu en 1954 - dans son film *Scènes de ménage* - *Les Boulingrin* voyait alors Jean Richard aux prises avec Marthe Mercadier et Louis de Funès. La dimension musicale de l'œuvre n'avait pas encore donné lieu à une adaptation lyrique. À la recherche d'un rire un peu sauvage, Georges Aperghis déploie la dimension paroxystique de ce texte. Fondé sur une intégration maximale de la musique au théâtre, le spectacle montre comment la violence, latente dans toute circonstance sociale, peut broyer de son engrenage irrésistible une harmonie qui demeure utopique

# ARGUMENT

## SCÈNE 1

Pique-assiette professionnel, Des Rillettes est reçu par la bonne des Boulingrin, Félicie. De la conversation engagée dans l'antichambre il se convainc d'avoir frappé à la bonne porte. Chez ce ménage très uni, il pourra venir dîner trois fois par semaine.

## SCÈNE 2

Et profiter du confort bourgeois.

## SCÈNE 3

Mais dès les premiers mots d'accueil, les Boulingrin se disputent la parole puis écartèlent Des Rillettes par leurs démonstrations de politesse. Insultes et calomnies volent autour du visiteur dont les tentatives de conciliation attisent le conflit.

## SCÈNE 4

Le départ de madame Boulingrin semble ramener le calme. Mais en dépit d'un langage amène voire amical, monsieur Boulingrin recommence à martyriser Des Rillettes en lui décrivant par le menu ses malheurs conjugaux. Ce dernier tente de prendre la fuite, sans succès.

## SCÈNE 5

Madame Boulingrin revient lui faire goûter le vin bouchonné que lui sert son mari, qui quitte la place. Des Rillettes essaie en vain de s'échapper.

## SCÈNE 6

Madame Boulingrin somme Des Rillettes de l'enlever. Il refuse à cause d'un vieux collage. Furieuse de ce manque de considération, elle lui montre comment la traite son mari et se pose en victime.

## SCÈNE 7

Monsieur Boulingrin revient de la cuisine. Les époux veulent faire ingurgiter à leur convive du vin bouchonné et de la soupe empoisonnée. Dans la dispute, le vin et la soupe volent bas. Madame sort un pistolet pour en finir avec son mari qui se protège derrière Des Rillettes. Tandis que celui-ci, touché, s'effondre, les Boulingrin s'en prennent aux meubles et Madame met le feu au foyer conjugal. Au milieu de l'incendie, monsieur Boulingrin invite Des Rillettes à boire le champagne.